

## L'IDÉE ET LA THÉORIE

Tant d'études philosophiques ont traité de la notion d'idée et tant d'études épistémologiques ont exploré celle de théorie que rien de bouleversant ne saurait être avancé à leur propos. À défaut d'une théorie de l'idée digne de ces noms, sont proposées ici quelques pistes de réflexion suggérées par une confrontation du philosophique, du scientifique et de l'humain. La ligne directrice en est l'unité que recèlent la notion d'idée et celle de théorie. Abordons-les l'une après l'autre.

### L'idée comme représentation

Le mot grec *idéa* évoque fondamentalement la représentation visuelle. L'idole n'est-elle pas manifestation visible d'une puissance qui, sans cela, resterait occulte ? Platon tira « idée » du côté de ce qui n'est visible que pour les yeux de l'esprit. Reprenant le mot, Descartes développa une conception plus subjective : est idée toute pensée, c'est-à-dire tout état de conscience, qui n'inclut pas un jugement de vérité. Pour lui, en toute rigueur, un sentiment, une sensation ou une image mentale en sont. Toutefois sensations et sentiments ne sont pas usuellement classés parmi les idées. Celles-ci sont idées de quelque chose, représentations de quelque chose ; qualifions donc de représentatives les idées de cette catégorie, celles qui intéressent notre affaire. Descartes insista pour qu'elles ne fussent pas confondues avec les images. Toute image est idée, la réciproque étant fautive. C'est en se référant à l'idée du chiliogone, claire et distincte, et non à une image nécessairement confuse, que l'esprit prend connaissance des propriétés de cet objet mathématique. L'élément décisif, dans la doctrine cartésienne, est la franche opposition de l'idée et du jugement : concevoir quelque chose n'est pas donner un assentiment quant à son existence ni quant à ses propriétés, même si ça y pousse. Cette conception de l'idée représentative reste une référence, chaque philosophe ayant eu loisir de l'amender à sa convenance.

À un autre bout des usages langagiers, les idées sont un peu tout ce qu'un homme a en tête, ses opinions, ses « sentiments » aussi bien. Les idées politiques de quelqu'un comprennent ce qu'il conçoit, mais aussi ce qu'il approuve, préfère ou rejette, bref des jugements ; et aussi bien des jugements de valeur que de vérité. Cette signification du mot se trouve exclue d'office si, au lieu de parler d'idées, on parle de concepts. Le mot présente l'intérêt d'insister sur un acte de production, alors que l'étymologie d'« idée » traîne une nuance de passivité. Toutefois les philosophes semblent tenir à un emploi restreint et relevé du mot concept ; aussi nous contenterons-nous d'« idée », d'ailleurs sans déplaisir.

Restons-en à l'idée représentative, en un sens proche de celui que Descartes a donné au mot. Prenons-le du moins comme point de départ, car sans doute la notion demande-t-elle, avec près de quatre siècles de recul, à être élargie. Appelons *idée de quelque chose* l'ensemble de ce qui contribue à représenter celle-ci dans le psychisme. Est-il besoin de préciser que « chose » doit s'entendre ici de la façon la plus large ? Un événement, tout aussi bien, en est une. L'idée est la représentation de la chose, ou quoi que ce soit qui en tienne lieu pourvu que les effets en soient les mêmes en matière de raisonnements, de sentiments, de jugements et d'actes. Si l'on accepte que notre activité consciente

ne soit qu'une partie de l'activité psychique, et même une partie seulement de l'activité cognitive, il faut reconnaître à la partie inconsciente de cette dernière le pouvoir de contribuer et de participer à la représentation des choses, quelles qu'elles soient. Il y a aussi, sans doute aucun, à mettre l'accent sur le rôle du langage, ou encore sur la part de la sensation. À chacun de doser les ingrédients de ce genre et d'adopter la conception qui lui sied le mieux. À propos de cette notion d'idée, il restera toujours à dire. Contentons-nous d'évoquer superficiellement quelques aspects classiquement jugés dignes d'intérêt.

- L'écart de nature entre idée et jugement, à bien observer, ne va pas de soi ; il ne se présente pas comme un fait patent et universel. Un apologue pourrait narrer avec art comment ils commencent par ne faire qu'un dans le jeune esprit, l'idée pouvant alors être appelée croyance aussi bien. Il poursuivrait en montrant comment l'expérience répétée de l'erreur et du mensonge apprend à l'homme à distinguer l'idée du jugement, à dissocier ce qui semble ne faire qu'un en son esprit, bref à faire l'apprentissage de la prudence et de la méfiance. Ces vertus sont cultivées plus ou moins au cours de la vie, et plus ou moins systématiquement.

- La production initiale d'une idée a été souvent pensée, par ceux qui rejettent l'innéisme, comme une constitution spontanée ; par les sensualistes notamment, pour qui les sensations, en quelque sorte, se transmuteraient en idées concrètes, et ces dernières en idées abstraites. Chaque individu devrait refaire ainsi tout le travail. Le vague regain de cette conception au XX<sup>e</sup> siècle, s'appuyant sur une logique renouvelée mais adaptée surtout aux déductions mathématiques, n'a rien amélioré.

Or la biologie ménage une place à l'innéité de certaines idées, même dans une métaphysique entièrement matérialiste, au croisement de la génétique et de la complexité du cerveau. Outre cela, il est permis de croire en une transmission, de la société des humains aux esprits en herbe, par le langage, le mimétisme, les affects, bref par la vie dans toutes ses dimensions.

Dans la constitution des idées, il ne saurait être question non plus de négliger, à côté du rôle du langage, ceux des symboles, des images, des sensations externes et internes.

- La manière dont les idées sont formées en l'esprit, à lire les philosophes des siècles de grande peinture, a un peu des allures de tableau. Sous leur plume, les idées semblent avoir la fixité d'une figure géométrique, la sagesse d'une image. Or pour beaucoup d'entre elles, il faut qu'il y ait mouvement, ou du moins changement. Ni l'idée de révolution astrale, ni celle de révolution politique ne se déploient bien dans la fixité.

- Avec les combinaisons auxquelles les idées donnent lieu, les généralisations et particularisations qu'elles peuvent subir constituent des opérations de première importance à considérer. Sur ce point, la *Logique* de Port-Royal reste une bonne lecture.

- Parmi les usages, que ce soit pour l'action ou pour la seule connaissance, on n'a pas manqué de remarquer la part que les idées prennent à la perception sensible. Pour faire simple, celle-ci résulte de la rencontre de la sensation et d'une idée. La perception des choses familières donne l'impression qu'il suffit que les sens soient touchés ; l'habitude produit en fait l'immédiateté de la production de l'idée adéquate, ou présumée telle. Dès que l'on s'éloigne de ce cas trop familier, l'activité mentale devient décelable. Lorsque la sensation impose une nouveauté d'abord incompréhensible, inintégrable, l'esprit essaie des idées jusqu'à ce que l'une d'entre elle apporte, avec la compréhension, la satisfaction et la chute de la tension. Erreurs et illusions sont peut-être au rendez-vous, car le jugement, en l'occurrence, se mêle à l'idée. Un cas extrême rend particulièrement sensible le fait qu'il y a pour percevoir, c'est-à-dire pour comprendre les sensations, production d'idées : celui du dessin réduit à deux ou trois traits. Si pauvre soit-il, si incomplet en tant que représentation, il suffit à faire reconnaître un objet, un paysage, un visage. L'organe de la vue n'est pas l'œil mais le cerveau ; disons même que c'est l'esprit.

Quant à raisonner, c'est combiner idées et jugements ; ce qui n'est pas nécessairement déduire. Le langage y a sa part, qu'il convient cependant de ne pas exagérer. Raisonner vise à atteindre un but mental, par étapes, d'où un enchaînement des jugements. Combiner des idées sans jugements n'est pas raisonner, c'est seulement concevoir.

## La théorie comme idée complexe

Comme pour « idée », l'origine du mot « théorie » évoque le visuel. Les nuances de contemplation et de compréhension font partie du fonds de ses sens. En Grèce, une théorie était avant tout un spectacle, et « théâtre » lui est apparenté. « Théorie » s'employa notamment pour les spectacles religieux, ceux dans lesquels on processionne. Certaines expressions telles que « théorie de fidèles » s'emploient en français. Il en résulte un double sens de départ : une théorie est d'abord quelque chose à voir, mais accessoirement c'est ce qui se donne à voir sous forme de procession. Tout cela se retrouve dans « théorème » : un théorème est censé donner à voir une vérité et les théorèmes s'entresuivent avec ordre. Une théorie, pour sa part, donne surtout à voir des théorèmes, dont elle est la procession, et en même temps elle donne à voir des vérités liées entre elles.

La notion d'enchaînement peut prédominer dans le cas de certains travaux, en logique et en mathématiques notamment. Les esprits les plus portés au formalisme entendent même limiter leurs théories à des enchaînements purement scripturaux, comme mécaniques. En même temps que toute finesse y trouve sa ruine, le rapport de ces enchaînements avec la réalité est alors bien difficile à formuler. L'idée de théorie qui est celle des autres sciences est plus populaire. Les sciences de la nature et celles de l'homme placent leurs théories au centre de leurs travaux, à côté de la part empirique de ces derniers. Elles leur confient leurs vérités d'ensemble, plus ou moins générales. Elles les maîtrisent, savent les élaborer et les améliorer, savent aussi les nourrir de leurs observations et expériences, et tirent d'elles des prédictions, qui se vérifient ou pas. Centrons la réflexion sur la notion de théorie scientifique puisque, comme le dit le mot science, c'est là que se rencontre le savoir le mieux établi, ou du moins le savoir général le mieux établi (car les particularités qu'elles décrivent ne sont pas mieux établies que ce qui touche directement notre vie). La théorie scientifique à caractère général servira de référence pour jauger toutes autres.

Les énoncés constitutifs d'une théorie ne s'appellent pas tous des théorèmes en sciences de la nature, mais on retrouve l'équivalent ; même en mathématiques, d'ailleurs, certains préfèrent d'autres mots. Ces propositions, parfois réduites à de simples formules en apparence, énoncent des vérités, établies, à établir ou au moins à envisager. Elles concernent toutes un même sujet : Newton a produit la théorie de l'attraction universelle et Lamarck celle du transformisme. La langage doit y avoir une précision suffisante, le vocabulaire tout particulièrement. Les éléments constitutifs de ces théories sont donc des idées et ce qu'il est permis d'appeler des théorèmes. Chaque fois que possible on donne forme déductive à la théorie en faisant en sorte que ses notions puissent se définir les unes à partir des autres à partir de premières et que ses théorèmes puissent se déduire aussi de certains, qui sont donc pris comme principes, que ces derniers soient des vérités tenues pour établies ou bien de pures suppositions. On essaie de faire en sorte que les principes soient les moins nombreux possible. Si précieux pourtant que soit l'aspect déductif, il n'est pas plus indispensable que la présence de mathématiques pour qu'il y ait théorie scientifique : dans la théorie de l'Évolution, l'un comme l'autre est accessoire. Une théorie n'est même pas forcément vaste. Elle parle avant tout de certains objets et corrélativement de leurs propriétés : leurs qualités et les relations qu'ils entretiennent. L'isolement absolu d'une théorie est peu envisageable. On y trouve difficilement de véritables notions premières, mais plutôt un terreau d'idées, de jugements, de faits en partie externes. Ceci vaut même pour les mathématiques où, à vouloir refuser cet apport extérieur, celui des sensations et des gestes en l'occurrence, on tombe dans la vacuité de l'axiomatisme hilbertien, qui n'est jamais que du formalisme d'avant la mise en formules.

Qu'une théorie énonce des vérités a longtemps paru aller de soi dans le cas des mathématiques. Or leurs axiomes et postulats, depuis plus d'un siècle, ont perdu la confiance aveugle que l'on avait longtemps placée en eux. Dans les sciences de la nature également, les vérités premières ont dû être relativisées ; les principes apparaissent comme de pures hypothèses. Aucune de leurs théories ne prétend plus être l'expression d'une vérité définitive. Non qu'il faille s'attendre à une remise en question de tout résultat mais plutôt de leur interprétation ; les mêmes faits paraissent destinés à être

repensés autrement. C'est bien ainsi que le mot est employé couramment : un enquêteur ou un historien élaborent des théories, sans avoir des certitudes pour autant. Dans cet établissement du savoir, la théorie est confrontée à la réalité et un accord suffisant doit se manifester pour que la première soit reconnue scientifique. Un critère simple de scientificité est toutefois difficile à établir ; la réfutabilité expérimentale, par exemple, bien qu'intéressante, est trop étroite.

Si donc on débarrasse, ou au moins détache, la notion de théorie de l'idée de vérité établie, de vérité acquise, si on la limite à une construction fondée sur des suppositions, il reste qu'une théorie est une représentation complexe, à relations internes logiques fortes. Ce qu'elle représente est peut-être trop fourni pour être appelé une chose ; la multiplicité des constituants fait souvent parler de système. Il y a besoin de déployer, et donc d'organiser afin de dominer le déploiement. La richesse et l'ampleur de la théorie sont maîtrisées par l'unité que lui apporte l'ordre, notamment l'ordre de type déductif. Une théorie, dans le fond, n'est rien de plus qu'une idée. On parle de théorie lorsque l'idée est trop vaste, trop riche, pour tenir tout entière devant les yeux de l'esprit et que sa complexité impose de l'appréhender partie par partie, de manière étalée.

La conaturalité de l'idée et de la théorie une fois reconnue, des allers et retours entre ces deux notions font profiter la perception de chacune de ce qui est bien connu de l'autre. Ainsi appert-il que la théorie sans certitude est la même chose que l'idée sans croyance.

L'analyse des idées simples, perceptives par exemple, amène d'ailleurs à y reconnaître des théories. Elle peut les révéler plus vastes qu'elles n'en ont l'air. Il n'est pas besoin d'aller chercher loin des exemples d'idées faussement simples. Sur celle de temps, Norbert Elias a écrit un petit essai de grand mérite, même si la lecture en est parfois laborieuse : *Du Temps* montre ce que la notion doit à l'élaboration sociale et collective, pluriséculaire pour le moins, qui a précédé l'élaboration de leur temps par les savants. Cette longue et confuse histoire est devenue comme invisible. Comme les sédiments d'un lac qui deviennent roche au cours des âges, ce qui s'est fait, dit et pensé durant des millénaires a produit ce que nous appelons notre idée naturelle du temps. Pour sa part, l'ouvrage non moins classique d'Alexandre Koyré, *Du Monde clos à l'Univers infini*, analyse l'avènement de l'espace newtonien. Il resterait à le compléter en montrant comment les géomètres se sont emparé de cette notion nouvelle avant de la torturer. Notre passé mental personnel, fort obscur, nous cache le passé de l'humanité qui a abouti à y placer de telles idées. Celles-ci, celle de temps, d'espace ou d'autres encore, entassent dans leur simplicité vague toute la complexité des centaines de problèmes de toute nature et des solutions élaborés au cours des âges. Rien à voir avec les côtés d'un polygone régulier, dont la connaissance est si aisée à clarifier et à maîtriser, fussent-ils mille. Bien des idées dites simples, élémentaires, mériteraient un tel traitement, en tout domaine. Ainsi de l'idée physicienne de masse, dont on sait bien qu'elle n'a pas été découverte en répétant la division d'une force appliquée par l'accélération produite, ceci n'étant qu'une reconstruction tardive sans fondement historique. Ces réflexions vaudraient en tout domaine.

Au-delà de la théorie, lorsque ce n'est plus une fraction de la réalité qu'il s'agit d'appréhender mais tout ou presque, on passe aux idéosyncrasies. À l'inverse, une idée est une théorie simple, d'allure souvent spontanée, voire innée.

- Parfois la théorie a valeur d'idée générale : celle du champ électromagnétique vaut pour tout champ de cette nature ; la théorie des régimes politiques entend valoir plus ou moins pour tous et en tout temps. Parfois une théorie a la valeur d'une idée particulière ; mais alors le particulier s'y trouve-t-il mêlé à des idées générales : la théorie copernicienne du système solaire comporte, avec celle de chaque astre, celle de mouvement circulaire uniforme.
- Comme une simple idée, une théorie évolue dans l'esprit de qui l'a acquise. Sans même y repenser, et a fortiori en y revenant, elle devient plus familière, plus naturelle. Elle finit même par fonctionner spontanément.
- La perception intellectuelle, c'est-à-dire la connaissance et la compréhension de ce qui se présente, met en jeu des idées, des théories, voire des idéosyncrasies. C'est ce qui se passe lorsque

sont donnés à voir une institution, un événement, un pan d'histoire. Erreurs et illusions sont possibles – ô combien ! – tout comme lors de la perception d'une tâche inhabituelle dans un paysage. La connaissance procède par production d'idées, grandes ou petites, destinées à correspondre à ce qui est appelé réalité.

Il est une variante de la notion de théorie qui ne vise pas au savoir mais plutôt au savoir-faire, à l'art plutôt qu'à la science. On désigne volontiers par le même mot, en effet, un ensemble de règles d'action. Les théories de ce genre s'opposent à la pratique. En théorie, dit-on, il faut faire ceci ; en pratique, il convient de procéder comme cela. Le critère de valeur est alors la seule efficacité.

L'opposition du savoir et de l'action qui vient d'être pointée n'a pas à être radicale, les deux sortes de théorie pouvant se mélanger. On en rencontre un exemple dans une tradition mathématique qui remonte à Euclide, si ce n'est au-delà. Pour l'univers des *Éléments*, il est vrai créé par le mathématicien, certains postulats énoncent des vérités et d'autres la possibilité d'effectuer des actes. Dans le développement, la chaîne des théorèmes s'entrecroise avec celle des problèmes. Elles ne sont pas indépendantes, ne serait-ce que parce que la justification des solutions des problèmes fait appel aux théorèmes établis. La nuance reste importante en politique : une théorie de la démocratie est plus souvent l'énoncé de ce que l'on veut qu'elle soit que l'étude de ce qu'elle est ; non que cette dernière soit négligée, mais on répugne à parler de théorie à son propos. Quoi qu'il en soit, l'action dépend du savoir, ce qui se retrouve dans la proximité de ces deux sens de « théorie ».

## Le cas du modèle

Une certaine notion de modèle offre l'intérêt d'apparaître comme étant la même chose qu'une théorie ou qu'une idée.

Les modèles ont d'abord été des représentations matérielles, simplifiées par nécessité. Les architectes élaborent toujours des maquettes en vue de représenter ce qui sera. La maquette d'un bâtiment ne peut pas comporter tous les détails, mais on estime généralement que ce serait superflu eu égard à la fin. Il s'agit de voir, ou plutôt d'imaginer les proportions, l'allure, l'inclusion urbanistique. Des plans permettent plus de précision, mais demandent plus d'effort pour imaginer le résultat. Eux-mêmes peuvent être réduits à des coordonnées de points. Maquettes et plans conviennent à l'aspect statique de la chose représentée. La numérisation informatique, autorise, avec la visualisation, des modèles plus évolutifs.

Les économistes n'hésitent pas à tout mettre en chiffres et en équations dans le but d'obtenir des prédictions. Ils représentent sous cette forme l'économie d'un pays, transformant ensuite les formules en algorithmes. Ainsi programmé, l'ordinateur n'attend plus que des données conjoncturelles et quelques hypothèses pour calculer un taux de croissance à venir. Il est d'usage d'appeler modèle économétrique le système des formules qui représente les relations économiques entre les classes d'acteurs. Un tel modèle est clairement une idée mécanisée, ou mécanisable si l'on préfère : algorithmes et données peuvent être saisis par la machine. Et ce n'est pas assez que de dire à ce propos qu'ils sont exprimés dans le langage de la machine : ils affectent physiquement cette dernière.

Très voisins, les modèles scientifiques sont des constructions mentales destinées à décrire une partie de la réalité. Statiques ou dynamiques, ils intègrent souvent une dose de mathématiques, quoique sans obligation\*. Le physicien constitue un modèle de la boule de pétanque qui tombe en chute libre en envisageant un champs de force uniforme et un point matériel, c'est-à-dire un point affecté d'un coefficient massique, et en formulant une hypothèse de frottements selon une loi

---

\* La notion de modèle logique est laissée de côté : le mot a là un sens presque inverse ; et de même pour des expressions comme « modèle d'entreprise ». Ils sont voisins de la notion de modèle à imiter alors que cette étude porte sur des modèles qui visent à imiter.

simple. Il ne prétend ni que la boule soit ponctuelle, ni que les frottements apparaissent si simples à l'analyse empirique. Sur le modèle, les calculs littéraux et « numériques »\*\* sont possibles, en vertu de la théorie appelée mécanique rationnelle. C'est ainsi que la physique et d'autres sciences progressent dans la connaissance du monde. Modèles de molécule et modèles d'Univers sont constitués, confrontés aux résultats des observations, puis améliorés si nécessaire. En physique, on se rend bien compte qu'il n'y a pas à envisager d'idée plus sûre des choses, plus définitive. On constitue ces idées en pleine conscience de ce que cela comporte d'élaboration maîtrisée, de simplification, d'inadéquation radicale, mais aussi d'estimation de l'écart entre l'idée et la réalité. Un sociologue qui imagine une société constituée de tant de classes, disposant chacune de telle instruction, de telle part de la richesse, constitue également un modèle ; il peut raisonner dessus sans le confier nécessairement à un ordinateur.

Tout modèle, au sens de ces diverses représentations, est une construction consciente et voulue. Ceci n'est pas incompatible avec ce qu'elle peut comporter de collectif : un concepteur peut ne pas tout savoir.

Il va de soi que chaque modèle n'est qu'une présentation simplifiée de la réalité, et leur écart est un problème reconnu comme majeur. Malgré cela, le modèle permet une certaine maîtrise, ce que l'on prend comme preuve d'une relative adéquation. On sait qu'une adéquation parfaite n'aurait pas de sens. On lui demande d'être suffisante pour que les buts qu'on en attend puissent être atteints. Dans le cas d'un modèle planétaire matériel, on veut comprendre les apparences, c'est-à-dire les percevoir comme conséquences des tailles, des distances et des mouvements.

Un modèle est donc synoptique (une maquette, sans être une idée, est une représentation) ou développé comme une théorie (comme en économétrie). Il est alors une mini-théorie, une sous-théorie en physique, plus ou moins générale ; il est bien isolable, mais assez peu axiomatisé. Si l'idée peut être comparée à un dessin, le modèle correspond au cas du dessin industriel des machines.

\*

Penser c'est d'abord et avant tout former des idées, les enrichir, les préciser, que ce soit pour connaître ou pour inventer. Lorsque les capacités d'un cerveau humain n'y suffisent plus, même en collaboration avec d'autres, on y emploie des prolongements mécaniques. Au-delà, bien penser c'est bien juger, donc savoir suspendre le jugement ; et pour cela, il faut savoir décoller la croyance de l'idée, l'affirmation de la théorie.

On peut travailler à faire cultiver par les esprits en formation la variété des sources d'idées, la souplesse et la perspicacité de l'entendement, l'ampleur de l'intellect et de la mémoire ; et, en sus, le précieux art pyrrhonien du doute utile.

\*

---

\*\* Tournure aussi impropre que consacrée pour désigner les calculs portant sur des nombres déterminés, donc exprimés en chiffres, par opposition aux calculs littéraux où certains nombres, indéterminés, sont exprimés par des lettres.